

## Chapitre XIV : TERRE, TRAVAIL ET LIBÉRATION

"Cultive la terre et rends-la féconde", c'est ce que Yahweh avait dit à Adam. Le P. Guézou, un fils de cultivateur, prenait ce commandement au sérieux ! Son père avait servi dans l'armée pendant quelque temps, mais il était fondamentalement un paysan et, dans sa jeunesse, le P. Guézou travaillait dans la ferme et s'occupait du bétail. C'était un travail qu'il aimait et il ressentait une affinité naturelle pour la terre et ce qu'elle produisait. Il savait que la terre n'était pas seulement un endroit sur lequel bâtir une maison et faire des semailles. La terre et sa possession sont essentielles pour l'identité même des gens, en particulier ceux qui vivent en contact avec la nature. C'est une sorte d'extension de leur propre corps. C'est un lien sacré. Quand il se dénoue, l'homme n'a plus d'ancrage. Le P. Guézou en était conscient et, au cours ses premières décennies de travail dans la colline, il œuvra à le renforcer.

Les habitants de la colline possédaient des terres mais soit ils s'en défaisaient, soit ils ne savaient pas en tirer le meilleur parti. Ils avaient tendance à les vendre facilement et quand ils les cultivaient, ils le faisaient sans conviction parce qu'elles produisaient très peu. Ils employaient des méthodes de culture primitives et le relief accidenté les décourageait. Ils ignoraient l'art d'aménager l'espace, de canaliser l'eau et de créer des terrasses pour la rendre plus féconde.

Le P. Guézou s'ingénia à mettre en culture des terres à priori incultivables. Ces énormes travaux contribuèrent à améliorer les conditions de vie de la population de la colline. L. Duhayon y apporta une aide massive et ainsi, de grandes étendues se transformèrent en terrain cultivable.

Ce qu'il fallait avant tout c'était de l'eau qui est depuis toujours une denrée rare dans la région. Le P. Guézou pensait qu'il fallait leur procurer d'abord de l'eau potable et ensuite de l'eau pour les cultures.

Jusque-là, pendant la saison sèche, année après année, les gens avaient été à la merci des quelques propriétaires qui possédaient tous les puits. Les pauvres avaient droit d'y puiser de l'eau à condition de bien se comporter envers eux. Le P. Guézou avait un don de sourcier. Avec l'aide de ses amis, il commença à creuser des puits et ainsi fut lancé le

"plan eau". L'eau jaillit et, chose incroyable, elle était gratuite. Elle était à eux. On avait là un missionnaire qui étanchait la soif des corps avant la soif de Dieu. Il ne se souvenait plus du nombre de puits qu'il a aidé à creuser. "Plusieurs centaines, peut-être", disait-il. Mais qu'il y ait de l'eau ne suffisait pas. Il fallait la retenir. Si l'été faisait fuir les gens de la colline, les pluies de mousson les dévastaient. La plupart des villageois étaient de petits propriétaires terriens. La pluie entraînait une érosion des sols si importante qu'ils jugeaient inutiles de cultiver leurs parcelles. Ils n'avaient pas les moyens d'aménager des terrasses et ils retournaient à leurs méthodes de culture traditionnelles, en se demandant qui était cet homme qui leur donnait de l'eau pour boire et pour cultiver la terre. Cette initiative fournit une bonne occasion de gagner leur vie à ceux qui ne possédaient pas de terre.

Avec davantage d'eau et de surface à cultiver, la période de stagnation prit fin et l'éveil de la colline au XXe siècle commença. Le sol est riche. En été et pendant la saison des pluies, des céréales vertes et dorées parsèment le paysage. Produisant des fruits, du riz et des céréales sur les terres mises en valeur, les familles commencèrent à sortir de la pauvreté. Le jacquier, dont le P. Guézou détestait l'odeur, est leur plus importante source de revenus. Les sourires réapparurent sur les visages. Le P. Guézou voyait la gloire de Dieu dans le sourire de ces gens pauvres et simples.

Il mettait la population en garde contre l'abattage des arbres et la vente des terres. "La terre est votre or", leur disait-il. La mère Terre était leur déesse Lakshmi (la déesse de la richesse hindoue). Le P. Guézou n'était pas un théologien de la libération mais un prêtre-ouvrier efficace qui savait que la terre joue le premier rôle dans la libération économique et sociale des populations.

Il ne s'attendait pas à un miracle économique. Une transformation immédiate était impossible sur la colline, trop ancrée dans une agriculture primitive et le travail forcé. Les convaincre de conserver leur bien était déjà en soi une tâche immense. Plutôt que de se battre en permanence avec la terre pour qu'elle leur procure de quoi manger, beaucoup d'entre eux choisissaient la solution de facilité consistant à la vendre, éblouis par une somme d'argent telle qu'ils n'avaient jamais vue de leur vie. Cela nous amène à la question suivante concernant l'accaparement des terres et le travail forcé.

## L'accaparement massif des terres

Il existe une loi qui interdit aux non-tribaux d'acheter des terres tribales. Elle a pour but de les protéger et elle est en vigueur dans d'autres collines, par exemple Jawadhi. Mais, pour on ne sait pour quelle raison, elle n'a pas cours à Yelagiri et les gens vendent facilement leur bien à des étrangers. Aujourd'hui environ soixante-dix pour cent de leurs terres sont entre les mains de riches commerçants et d'hôteliers des plaines ; les trente pour cent restants se trouvent dans des endroits reculés. Les habitants n'ont malheureusement pas l'esprit d'entreprise. Ils préfèrent vendre leur production à des négociants plutôt que de créer leur propre entreprise. Ils ne mettent pas d'argent de côté et le dépensent pour manger, boire et se divertir, sans trop se soucier du lendemain.

Quand on va à pied d'Athnavur à Nivalur, on ne voit presque aucun terrain bordant la route qui n'ait pas été acheté par des étrangers. Des hôtels et des maisons de vacances poussent partout. Ayant pris conscience de l'intérêt que présente ces collines, des commerçants et des hôteliers des plaines ont acheté pour presque rien de vastes étendues de terres à des tribaux, appâtés par l'argent liquide. Ils se disaient que jamais l'agriculture ne leur rapporterait autant. Ils vendaient donc cette terre précieuse qui était partie intégrante de leur vie et de leur héritage. Ainsi toute la culture tribale est vouée à disparaître et les habitants devront émigrer dans les plaines pour essayer de gagner leur vie.

Un jour, le collecteur du district en tournée dans la colline avait convoqué une réunion des représentants de la population. Le sujet en était le développement de la région. On parla d'hôtels, de maisons d'hôtes, de sites touristiques et d'autres, la qualité du climat devant être l'atout principal.

Le P. Guézou leva la main pour demander la parole. "Cher monsieur, de quelle façon envisagez-vous la mise en valeur de la colline. Vous voulez faire venir ici tous les riches des plaines et les aider à faire des affaires. Et pour cela, vous voulez créer des infrastructures. Cela ne servira qu'à exploiter la population et à la mettre sur la touche. Dépossédés de leurs terres, les gens deviendront de simples serviteurs des riches. Vous appelez ça un progrès ?"

Cette question laissa le collecteur sans voix parce qu'il se rendait compte que c'était vraiment une injustice. A la fin de la réunion, il prit le P. Guézou à part et lui dit : "Père,

vous êtes un véritable philanthrope. Vous vous souciez des pauvres. Moi aussi j'aimerais faire quelque chose pour eux. Avez-vous un conseil à me donner ?"

Le P. Guézou lui fit part de ses idées. Inutile de dire qu'elles ne furent jamais appliquées. C'est toujours la même histoire avec les gouvernements, en Inde et ailleurs. Les hommes politiques et les bureaucrates font de belles promesses et c'est pour cela qu'on dit qu'ils ont une carrière "prometteuse" !

Le P. Guézou, lui, faisait ce qu'il pouvait. Il savait que la force des pauvres réside dans la possession d'un petit lopin de terre bien à eux. Il a eu recours à deux moyens principaux pour les empêcher de vendre leur bien.

Le premier était de leur procurer du travail pendant les périodes de disette et diverses autres crises, afin qu'ils ne soient pas tentés de vendre leur bien. Il leur versait un salaire bien supérieur à celui des autres patrons. En réalité, il ne les employait pas vraiment, il empêchait qu'on les exploite. Par conséquent il ne se conformait pas au minimum salarial local. Pour pouvoir embaucher des centaines de personnes, il entreprit de grands travaux, terrassements, création de vergers, chantiers de construction. Le Centre Don Bosco, le terrain de camping, les couvents et le noviciat furent aménagés non seulement pour eux-mêmes mais aussi pour permettre à une population confrontée à la sécheresse et à la disette d'avoir chaque jour de quoi manger.

Bien sûr, cela ne plaisait pas à tout le monde, car ainsi le coût de la main d'œuvre augmentait. Beaucoup d'ouvriers quittaient leur patron pour aller chez le P. Guézou qui, de ce fait obligeait celui-ci à leur verser des salaires plus élevés. Peu à peu, une opposition se forma contre lui.

La deuxième méthode consistait à racheter deux fois plus cher que sa valeur habituelle la terre qu'un pauvre se voyait contraint de vendre. Le P. Guézou ne le faisait pas systématiquement mais seulement pour les personnes qui le méritaient. Il faisait donc monter le prix des terrains de la colline. Si les riches veulent acheter la terre des pauvres, ils n'ont qu'à payer un maximum, se disait-il. A cause de lui, le prix des terres a considérablement augmenté. Le P. Guézou a beaucoup fait pour renforcer le pouvoir de négociation des pauvres illettrés de la colline. Aujourd'hui, à Yelagiri, le prix du foncier est très élevé. Ce résultat n'a pas été obtenu uniquement par l'achat de terres. Il est dû aussi au développement de la colline, grâce à la création d'écoles, de foyers, de couvents, de pensions et d'établissements de technologies de pointe ultramodernes.

Le P. Guézou a donc acheté des terrains qu'il a ensuite restitués, pour la plupart, aux habitants pour qu'ils y construisent une maison. Le restant a permis d'y installer des institutions et des services.

## **La libération du travail forcé**

En s'appuyant sur des statistiques, le gouvernement du Tamil Nadu avait déclaré qu'il n'existait pas de travail forcé dans l'Etat. Les statistiques sont un moyen de dissimuler la vérité. A Jolapert, Tiruppatur et dans la région des collines, il y avait des centaines de travailleurs forcés. Qu'est-ce que le travail forcé et comment il s'installe ?

Les pauvres empruntent de l'argent à un taux d'intérêt très élevé à de riches prêteurs, pour un mariage, des funérailles ou tout autre occasion. C'est un piège. Ces gens, qui n'ont aucune instruction, s'imaginent qu'ils pourront rembourser leur emprunt mais en fait, ils n'y parviennent jamais. L'intérêt mensuel est environ de cinq pour cent. Celui qui emprunte mille roupies doit rembourser cinquante roupies chaque mois, ce qui fait six cents par an, soit un intérêt de soixante pour cent. Les pauvres sont incapables de payer parce que leur patron, qui est généralement aussi le prêteur, leur octroie un salaire très modique. L'emprunteur ne peut plus ni nourrir sa famille ni rembourser sa dette. La dette s'accumule et finit par égaler le capital. En l'espace de deux ou trois ans, elle est devenue tellement énorme qu'il est absolument impossible de s'en acquitter. Le prêteur oblige alors son employé à travailler pour lui toute sa vie, lui et les siens, en remboursement de la dette. C'est ainsi qu'une famille entière devient liée à un patron. Les gens des collines appellent cela "aal Seithal", ce qui signifie littéralement "faire l'homme". Cela veut dire que le débiteur est astreint à travailler exclusivement pour son créancier. Ce type de contrat a toujours cours. On a un exemple récent d'un homme qui avait emprunté soixante mille roupies et qui avait signé un contrat de travail de quatre ans à temps plein. A temps plein veut dire dix-huit heures par jour, sans aucun jour de congé ! Cela représente mille roupies par mois. Si son fils fait également partie du contrat, pour un salaire bien moindre, il ne peut qu'espérer pouvoir tout juste nourrir sa famille. Aujourd'hui encore, il arrive que des parents amène leur fils à un prêteur pour qui il travaillera pendant une période de temps déterminée en échange d'une certaine

somme d'argent. Pendant cette période, le jeune n'a aucun droit, aucun jour de repos ni quoi que ce soit d'autre.

Autrefois, cette détestable injustice était très répandue dans le pays. Officiellement, le gouvernement a aboli le travail forcé. Mais en pratique, le mal subsiste de façon dissimulée et il était prédominant dans la région des Yelagiri et de Tirupattur dans les années 1960 et 1970. Lorsque des cas étaient portés à l'attention de la police, elle détournait les yeux, étant souvent complice de ceux qui commettaient ce délit. Dans la région de Tirupattur, en particulier au pied des Yelagiri, le naxalisme (communisme militant) sévissait parmi les jeunes opposés au travail forcé ainsi qu'à d'autres pratiques honteuses des riches propriétaires terriens. Ceux-ci se livraient parfois à des violences et, malheureusement, au lieu de leur prêter une oreille attentive et de tenter de résoudre les problèmes de la population, les pouvoirs publics avaient recours à la force policière brutale pour réprimer le mouvement, avec pour résultat la mort de plusieurs jeunes gens innocents.

Cela se passait en 1982. Quand le P. Guézou l'apprit, il se mit vraiment en colère à l'idée que, dans les temps modernes, des êtres humains pouvaient réduire leurs semblables en esclavage.

"Comment est-ce possible aujourd'hui ? Il faut que nous fassions quelque chose."

Il se mit en devoir de passer à l'action. Il était prêt à les libérer en remboursant à l'employeur l'argent qu'ils avaient emprunté.

Naturellement ceux qui détenaient le pouvoir dans la région étaient hostiles à l'action libératrice de ce missionnaire. Leur but n'était pas d'obtenir le remboursement de leur prêt mais de faire de leurs emprunteurs des esclaves à vie, ce qui était bien plus rentable. Ils n'attendaient qu'une occasion pour accuser le P. Guézou de vouloir convertir les gens de force.

On lui fit donc un faux procès. On l'accusa d'être en train de créer un problème d'ordre public dans les collines, en voulant convertir les gens au christianisme et en les montant les uns contre les autres. La police se présenta au Centre Don Bosco, mena une courte enquête et enjoignit le P. Guézou de quitter la région. "C'est pour votre propre sécurité", père, lui dit un policier. Un autre, qui le connaissait, lui donna ce conseil amical : "Allez au Kérala."

La nouvelle se répandit comme un de ces feux de forêt si fréquents dans la région. "La police est arrivée pour chasser notre père de l'Inde. Rassemblement au Centre Don Bosco", annonça un chef local. En l'espace d'une heure, les chefs des quatorze villages et leurs habitants affluèrent chez le P. Guézou.

Le magistrat du district de Vellore et de Tirupattur accourut. Les gens entouraient la maison du P. Guézou, ainsi que des remparts humains, en criant que leur père ne devait pas être expulsé des collines.

Ce fut une journée historique pour les Yelagiri et la population en fut le héros. Sur le moment, le magistrat se rendit compte qu'il était impuissant. Il avertit sévèrement le P. Guézou de ne pas se laisser aller à une quelconque initiative illégale et il repartit. Il savait très bien que les accusations étaient injustifiées. Ce dharma (manifestation publique) dura pendant plus de trois heures, de dix heures du matin à treize heures. En tant que ressortissant français, il était dangereux pour lui de s'impliquer directement. Une bureaucratie insensible pouvait lui ordonner de quitter le pays sur l'accusation de troubler l'ordre public. C'était bien la dernière chose qu'il voulait.

Le P. Guézou changea donc de tactique, sans pour autant renoncer à sa croisade contre le travail forcé. Il établit une stratégie avec le P. Joe Arimpoor SDB et ses collègues qui travaillaient dans le service social du Collège du Sacré-Coeur. Le P. Joe était un homme dynamique, à l'origine de nombreuses initiatives en faveur des pauvres des plaines. Il embaucha le personnel et les élèves pour se rendre dans les endroits reculés où des familles pauvres pâtissaient du travail forcé. L'enquête terminée, ils passèrent à l'action. Selon le P. Guézou, au moins une centaine d'enfants et leurs familles ont échappé ainsi au travail forcé, dans les collines, ainsi que dans les plaines de Tirupattur et de Jolapert. Il essaya aussi de racheter des travailleurs forcés, en commençant par les enfants qu'il envoya à l'école, après avoir payé une rançon, puis celle de leur famille. La liberté est l'un des principes de la Révolution française. Lui qui était français ne supportait pas de voir le travail forcé sévir autour de lui, en cette fin de XXe siècle.